

DOMINIQUE LENFANT

D’ALEXANDRIE À BYZANCE:  
L’INTÉRÊT POUR LES HISTOIRES GRECQUES  
DE LA PERSE

Toutes les histoires que les Grecs consacrèrent à l’empire perse sont aujourd’hui perdues<sup>1</sup> et la connaissance que nous en avons dépend entièrement de ce que nous en disent les auteurs postérieurs. Ces auteurs s’échelonnent pour l’essentiel de l’époque hellénistique à la période byzantine<sup>2</sup> et relèvent des trois grandes aires culturelles qui se sont succédé dans la transmission de la littérature antique, Alexandrie, Rome et Byzance. De ce fait, replacées dans leur

<sup>1</sup> J’entends désigner par là ce que les Anciens appelaient *Persica*, à l’exclusion du récit d’Hérodote qui se donnait pour objet premier de relater et d’expliquer les guerres médiques et qui s’y consacrait effectivement pour une très large part. Les *Persica* avaient, au contraire, pour fil directeur l’histoire de l’empire perse des origines à l’époque de leur auteur et n’accordaient aux cités grecques qu’une place très marginale. Cfr. D. LENFANT, *Les Histoires perses de Dinon et d’Héraclide*, Paris 2009, avec bibliographie antérieure. Sur la date du titre *Persica*, cfr. LENFANT, *Des Persica indépendants de l’empire perse ? Enquête sur les usages d’un titre*, in F. GAZZANO - G. OTTONE - L. SANTI AMANTINI (a cura di), *Ingenia asiatica. Fortuna e tradizione di storici d’Asia Minore. Atti della prima giornata di studio sulla storiografia greca frammentaria* (Genova, 31 maggio 2007), Tivoli 2009, pp. 15-33, part. pp. 22-26.

<sup>2</sup> S’y ajoutent de rares auteurs d’époque classique, comme Xénophon et Aristote dans le cas de Ctésias.

temps, les allusions littéraires aux *Persica* et à leurs six auteurs connus<sup>3</sup> sont un témoignage potentiel sur l'intérêt que suscitèrent ces écrits aux différentes époques.

Cet intérêt a pu se manifester chez trois types d'acteurs: (1) les copistes et leurs commanditaires, qui ont permis la diffusion ou la transmission de ces histoires; (2) les érudits, qui ont utilisé des bribes de *Persica* pour commenter d'autres textes (dans le cadre de commentaires continus, de scholies ou de lexiques); (3) et les auteurs d'œuvres littéraires, qui ont puisé dans les *Persica* une matière pouvant servir leur propre objectif littéraire.

À ces trois types d'intervenants dont l'activité a laissé des traces, il faudrait en théorie ajouter les (autres) lecteurs. Un témoignage sur les copistes et leur lectorat pourrait être fourni par des fragments de papyrus présentant un extrait de *Persica*, mais on n'en connaît qu'un seul, un papyrus d'Oxyrhynchos sur lequel on peut apparemment lire un passage de Ctésias<sup>4</sup>: ce fragment atteste assurément qu'au second siècle de notre ère l'intérêt fut assez vif en Égypte pour justifier une copie, mais c'est là un cas trop exceptionnel pour être significatif d'un quelconque engouement<sup>5</sup>. Dans la pratique, on ne peut guère connaître que les lecteurs qui se sont manifestés comme tels dans leurs propres écrits, à condition toutefois que ces écrits soient eux-mêmes conservés – ce qui nous ramène aux deux catégories précédentes (érudits, auteurs). S'il convient de garder à l'esprit ces limites documentaires, il paraît néanmoins

<sup>3</sup> Denys de Milet, Charon de Lampsaque, Hellanicos de Lesbos, Ctésias de Cnide, Dinon de Colophon (?), Héraclide de Kymè.

<sup>4</sup> POxy 2330 (= CTES., FGrHist 688 F 8b). Sur la paternité de Ctésias, cfr. D. LENFANT (éd.), CTESIAS DE CNIDE. *La Perse. L'Inde. Autres fragments*, Paris (CUF) 2004, p. CLXXIV, nt. 707.

<sup>5</sup> Du reste, on ne peut être sûr ni que ce soit du Ctésias non remanié (voir nt. préc.) ni surtout que le papyrus ait contenu l'ensemble des *Persica*: comme l'a noté D. KONSTAN (*Excerpting as a Reading Practice*, in G. REYDAMS-SCHILS [ed.], *Thinking through excerpts: studies on Stobaeus*, Turnhout 2011, pp. 9-22, part. 18), nombre de papyrus sont les lambeaux d'un support qui comportait non pas une œuvre entière, mais déjà une compilation d'extraits.

possible d'interpréter les allusions aux *Persica* comme au moins partiellement significatives de la transmission et de la réception de ces écrits au fil du temps.

### *L'héritage alexandrin*

Eu égard à l'étendue des pertes parmi les citateurs potentiels eux-mêmes, il n'est guère possible de définir une période où ces écrits auraient été lus avec prédilection. La majorité des témoins sont d'époque romaine ou byzantine, ce qui veut dire qu'ils sont d'au moins quatre siècles postérieurs à la rédaction des *Persica*. Rares sont au contraire les allusions à ces histoires qui remontent à la haute époque hellénistique ou qui se rattachent directement aux études alexandrines. Il est néanmoins évident que, sans le travail d'érudition accompli dans les milieux lettrés de cette époque, ces œuvres auraient sombré dans l'oubli, d'une part en cessant d'être copiées, d'autre part en cessant d'être lues ou citées. C'est pourquoi Alexandrie fait, pour ainsi dire, figure de chaînon manquant et ne peut guère être abordée que sous l'angle de l'héritage, avec toutes les précautions qui s'imposent.

Tout le monde s'accorde à reconnaître que le travail des scholiastes et lexicographes byzantins s'est appuyé sur celui des érudits hellénistiques, qui avaient procédé à des sélections, découpages et commentaires dont l'influence dut être considérable sur la tradition ultérieure<sup>6</sup>. On ne saurait donc sous-estimer l'influence indirecte de la période hellénistique sur la transmission des *Persica*, comme du reste de la tradition classique.

#### - Copie et sélection des œuvres

Cette influence n'a pas été neutre. La sélection des manuscrits recopiés n'a sans doute pas fait une place de choix aux *Persica*, non

<sup>6</sup> Cfr. F. MONTANARI (éd.), *La philologie grecque à l'époque hellénistique et romaine*, Vandoeuvres-Genève 1994, notamment H. MAEHLER, *Die Scholien der Papyri in ihrem Verhältnis zu den Scholiencorpora der Handschriften*, pp. 95-127; F. MONTANA, *L'Athenaion politeia di Aristotele negli scholia vetera ad Aristofane*, Pisa - Roma 1996, part. pp. 25-34.

plus qu'aux autres nombreux ouvrages à dimension ethnographique qu'avait produits la période classique et dont aucun n'a traversé les siècles<sup>7</sup>. Mais il devait en exister de rares exemplaires, s'il est bien vrai que les premiers Ptolémées souhaitèrent faire venir dans leur bibliothèque un exemplaire de chaque livre existant<sup>8</sup>. Comme on l'a dit, ce processus de copie se manifeste rarement parmi les fragments de papyrus retrouvés. Mais c'est sans doute la présence d'exemplaires de *Persica* dans la bibliothèque d'Alexandrie qui contribue à expliquer l'existence de notices bio-bibliographiques telles qu'on en trouve dans la *Souda* pour Denys de Milet<sup>9</sup>, pour Charon de Lampsaque<sup>10</sup> ou pour Ctésias de Cnide<sup>11</sup>.

<sup>7</sup> Il en va de même de la littérature ethnographique d'époque hellénistique. Voir les fragments rassemblés par F. JACOBY, *FGrHist* III C (*Autoren über einzelne Länder*), Leiden 1958: auteurs nn. 608 à 856.

<sup>8</sup> Sur la mission confiée par Ptolémée I à Démétrios de Phalère et sur la poursuite de la chasse aux livres sous Ptolémée II, cfr. *Lettre d'Aristéas à Philocrate* [ARISTEAS, *ep.* 9-11, 29-32], citée et commentée par M. BERTI et V. COSTA, *La Biblioteca di Alessandria. Storia di un paradiso perduto*, Tivoli 2010, pp. 64-70 et 78-81.

<sup>9</sup> *Suda*, s.v. Διονύσιος [Δ 1180 Adler] (= *FGrHist* 687 T 1), Μιλήσιος, ιστορικός. Τὰ μετὰ Δαρεῖον ἐν βιβλίοις ε', Περιήγησιν οἰκουμένης, Περσικὰ Ἰάδι διαλέκτῳ, Τρωικῶν βιβλία γ', Μυθικά, Κύκλον ιστορικὸν ἐν βιβλίοις ζ'. Cf. M. MOGGI, *Autori greci di Persikà, I: Dionisio di Mileto*, in «ASNSP» II (1972), pp. 433-468, et LENFANT, *Les Histoires perses*, cit., p. 10.

<sup>10</sup> *Suda*, s.v. Χάρων [X 136 Adler] (= *FGrHist* 687b T 1), Λαμψακηνός, υἱὸς Πυθοκλέους, γενόμενος κατὰ τὸν πρῶτον Δαρεῖον, οἴῳ Ὀλυμπιάδι· μᾶλλον δὲ ἦν ἐπὶ τῶν Περσικῶν, κατὰ τὴν οἴῳ Ὀλυμπιάδα· ιστορικός. ἔγραψεν Αἰθιοπικά, Περσικά ἐν βιβλίοις β', Ἑλληνικά ἐν βιβλίοις δ', Περὶ Λαμψάκου β', Λιβυκά, Ὠρεὺς Λαμψακηνῶν ἐν βιβλίοις δ', Πρυτάνεις ἢ ἄρχοντας τοὺς τῶν Λακεδαιμονίων· ἔστι δὲ χρονικά· Κτίσεις πόλεων ἐν βιβλίοις β', Κορητικά ἐν βιβλίοις γ'· λέγει δὲ καὶ τοὺς ὑπὸ Μίνωος τεθέντας νόμους· Περίπλου τῶν ἐκτὸς τῶν Ἡρακλέους στηλῶν. Cfr. MOGGI, *Autori greci di Persikà, II: Carone di Lampsaco*, in «ASNSP» VII (1977), pp. 1-26, LENFANT, *Les Histoires perses*, cit., p. 114, et surtout G. OTTONE (a cura di), *Libyka. Testimonianze e frammenti*, Tivoli 2002, pp. 35-45.

<sup>11</sup> *Suda*, s.v. Κτησίας [K 2521 Adler] (= *FGrHist* 688 T 1), Κτησιάρχου ἢ Κτησιόχου, Κνίδιος, ἰατρός· ὃς ἰατροῦσεν ἐν Πέρσῃσι Ἀρταξέρξην τὸν Μνήμονα κληθέντα καὶ συνέγραψε Περσικά ἐν βιβλίοις κ' καὶ γ'.

- Les notices bio-bibliographiques

On s'accorde à considérer que le contenu de ces lemmes bio-bibliographiques de la *Souda* remonte à la tradition inaugurée par les *Pinakes* de Callimaque<sup>12</sup>: en témoignent notamment les ressemblances dans la manière dont s'articulaient ces lemmes dans l'un et l'autre ouvrage<sup>13</sup>. Ces *Pinakes* comptaient, on le sait, 120 livres, qui recensaient les auteurs en donnant, pour chacun, des indications sur sa vie et une liste de ses écrits<sup>14</sup>. On admet que les rédacteurs de la *Souda* ne connaissaient les *Pinakes* qu'à travers des sources intermédiaires telles que l'*Onomatologos* d'Hésychius, voire son Épitomé. Or, d'après Maurizio Giangiulio, la source intermédiaire s'est souvent montrée sélective: elle a manifestement éliminé divers détails biographiques et bibliographiques qui figuraient dans les *Pinakes*<sup>15</sup>. Et l'élimination des éléments biographiques semble avoir été particulièrement drastique dans certains cas, comme celui de Denys de Milet,

<sup>12</sup> Cfr. M. GIANGIULIO, *Storici greci di età arcaica e classica*, in G. ZECCHINI (a cura di), *Il lessico Suda e la memoria del passato a Bisanzio*, Bari 1999, pp. 89-99, part. pp. 90-93, avec bibliographie.

<sup>13</sup> Cfr. V. COSTA, *Esichio di Mileto, Johannes Flach e le fonti biografiche della Suda*, in G. VANOTTI (a cura di), *Il lessico Suda e gli storici greci in frammenti. Atti dell'incontro internazionale (Vercelli, 6-7 novembre 2008)*, Tivoli 2010, pp. 43-55, part. p. 54: les lemmes consacrés aux historiens suivent toujours le même schéma (nom, ethnique, éventuellement patronyme; champ d'activité littéraire; chronologie; liste d'ouvrages).

<sup>14</sup> *Suda*, s.v. Καλλίμαχος [K 227 Adler]. Édition des (rares et maigres) fragments des *Pinakes* de Callimaque: R. PFEIFFER, *Callimachus, 1: Fragmenta*, Oxford 1949 (FF 429-453). Sur les *Pinakes*, voir les observations générales de BERTI et COSTA, *La Biblioteca*, cit., p. 121-127.

<sup>15</sup> GIANGIULIO, *Storici greci*, cit., pp. 92-93, pour qui la source intermédiaire est l'épitomateur d'Hésychius. La question des sources biographiques de la *Souda* reste actuellement débattue. COSTA, *Esichio di Mileto*, cit., a récemment rappelé le caractère purement conjonctural de la filiation entre Épitomé d'Hésychius et *Souda*, et souligné que la *Souda* n'avait certainement pas une unique source biographique. Mais, même si la réduction est imputable à d'autres qu'à l'épitomateur d'Hésychius, cela ne compromet pas l'analyse de M. Giangiulio reprise ici, qui insiste avant tout sur ce qui sépare les deux extrémités de la chaîne.

dont ne figurent que l'ethnique et le genre littéraire, alors que pour d'autres s'y ajoutent le plus souvent des données personnelles, des précisions chronologiques, voire des indications sur les disciples ou sur les rapports de l'intéressé avec d'autres contemporains<sup>16</sup>. Autant dire que les traces byzantines de l'érudition hellénistique en ces matières ne sont qu'une version très réduite et squelettique de ce qu'avaient pu être les notices alexandrines.

Du reste, les informations biographiques de l'époque hellénistique étaient parfois elles-mêmes d'une grande indigence, aussi bien quantitative que qualitative. On sait le poids de l'invention dans les biographies d'auteurs classiques qui furent composées à cette époque, poids qui s'expliquait en partie par les lacunes de l'information et l'absence de véritable tradition biographique antérieure. Ces lacunes expliquent aussi que, comme l'ont signalé Monica Berti et Virgilio Costa, les notices bibliographiques de Callimaque lui-même relevaient parfois de la gageure, et ce qu'ils en disent s'applique pleinement aux auteurs de *Persica*<sup>17</sup>: on ne savait plus grand-chose de leur vie, si tant est que leurs lecteurs en aient su quelque chose de leur temps. Se posait en outre le problème de l'homonymie, dont Diogène Laërce se fait régulièrement le lointain écho. Ainsi, par exemple, quand il conclut sa notice sur Héraclide du Pont (V 93), s'efforce-t-il de distinguer, sur des bases apparemment fragiles, non moins de quatorze Héraclide, parmi lesquels figure Héraclide de Kymè, «auteur de *Persica* en cinq livres», mais aussi un Héraclide d'Alexandrie, auteur de *Particularités perses* (*Persika idiômata*)<sup>18</sup>, deux personnages dont les Modernes se sont parfois demandés s'il ne fallait pas les confondre<sup>19</sup>. Enfin les erreurs d'attribution n'étaient

<sup>16</sup> GIANGIULIO, *Storici greci*, cit., p. 92.

<sup>17</sup> BERTI et COSTA, *La Biblioteca*, cit., p. 124.

<sup>18</sup> DIOG. LAERT. V 93-94 (= HERACLID. CUM., *FGrHist* 689 T 1): Γεγόνασι δ' Ἡρακλεΐδαι τεσσαρεσκαίδεκα (...); 94. τρίτος Κυμαῖος, γεγραφὸς Περσικὰ ἐν πέντε βιβλίοις (...) ἔκτος Ἀλεξανδρεὺς, γεγραφὸς τὰ Περσικὰ ἰδιώματα; cfr. LENFANT, *Les Histoires perses*, cit., p. 265.

<sup>19</sup> *Ibid.* pp. 255-257.

pas rares. Certaines étaient liées à la paronymie, comme c'est le cas de ce lemme de la *Souda* sur Dion (Cassius), qui attribue à tort à l'historien romain les *Persica* de Dinon<sup>20</sup>.

- Recueils d'extraits

Une autre innovation de l'époque hellénistique consista à composer des recueils thématiques d'extraits – ce qui supposait de découper des passages dans les œuvres classiques en vue de telle ou telle illustration<sup>21</sup>. Citons l'exemple des recueils paradoxographiques comme ceux d'Antigone de Carystos (III<sup>e</sup> s. av. J.-C.) ou d'Apollonios (II<sup>e</sup> s. av. J.-C.), qui empruntent la mention de plusieurs phénomènes merveilleux aux récits de Ctésias. On s'aperçoit à les lire que cette pratique dut commencer très tôt, car, dès le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Antigone lui-même dit choisir de ne pas reproduire tel extrait (*eklogè*) de Ctésias, ce qui suggère qu'il se fonde déjà lui-même sur des recueils d'extraits<sup>22</sup>.

<sup>20</sup> *Suda*, s.v. Δίων [Δ 1239 Adler] (= DINON, *FGrHist* 690 T 1), ὁ Κάσσιος χρηματίσματος, ὁ ἐπίκλην Κοκκήϊος (...), Ἔγραψε Ῥωμαϊκὴν ἱστορίαν ἐν βιβλίοις π'. Διαίρουσιν δὲ κατὰ δεκάδας. Περσικά, Γετικά, Ἐνόδια, Τὰ κατὰ Τραϊανόν, Βίον Ἀρριανοῦ τοῦ φιλοσόφου. Cfr. LENFANT, *Les Histoires perses*, cit., p. 75. D'autres de ces erreurs d'attribution qui se font jour dans la tradition littéraire étaient imputables à d'autres facteurs: c'est le cas des prétendus *Persica* généreusement attribués à tel ou tel. J'ai eu l'occasion de rappeler, lors du précédent colloque de Gênes intitulé *Ingenia asiatica*, que les allusions de la tradition littéraire attribuaient au total des *Persica* à une vingtaine d'auteurs (au lieu des six que nous pouvons réellement distinguer, tous contemporains de l'empire perse), mais que la plupart de ces allusions étaient suspectes de par leur isolement et plus encore par la fonction d'autorité qu'elles exerçaient opportunément quand il s'agissait d'avancer une anecdote originale sur les Perses. Cfr. LENFANT, *Des Persica indépendants*, cit., notamment pp. 26-33.

<sup>21</sup> La pratique même de la compilation d'extraits est cependant plus ancienne. Cfr. KONSTAN, *Excerpting*, cit., Sur cet usage en général, cfr. T. DORANDI, *Le stylet et la tablette. Dans le secret des auteurs antiques*, Paris, 2000, ch. 2.

<sup>22</sup> ANTIG. CAR. 15 (= CTES., *FGrHist* 688 F 36): Καὶ ἐν Ἐκβατάνοις δὲ καὶ ἐν Πέρσiais Κτησίας ἱστορεῖ παραπλήσιόν τι τούτοις. Διὰ δὲ τὸ αὐτὸν πολλὰ ψεύδεσθαι παρελείπομεν τὴν ἐκλογὴν· καὶ γὰρ ἐφαίνετο τερατώδης.

Cet usage a eu pour effet de conserver des allusions ou passages appelés à devenir pour nous des «fragments», mais il a aussi entraîné une rupture de ces allusions avec leur contexte d'origine, qui est devenu une inconnue pour les lecteurs de ces recueils, les anciens<sup>23</sup> comme les modernes. Certaines allusions sont ainsi quasi inexploitable, comme celle selon laquelle, à en croire Ctésias, il y aurait à Ecbatane et en Perse deux corbeaux qui abandonneraient leur couvée une fois qu'elle est éclos<sup>24</sup>. Ce type d'usage illustre un intérêt très superficiel et quasi inexistant pour les histoires de la Perse, simplement vues comme un réservoir – parmi d'autres – d'anecdotes originales.

– Lexiques et commentaires

La dernière marque d'attention aux *Persica* chez les savants hellénistiques s'observe dans les lexiques et commentaires qu'ils composèrent pour expliquer d'autres œuvres littéraires. Ces travaux ont ensuite fourni la matière des lexiques et scholies d'époque byzantine, dont certains sont aujourd'hui conservés. Le recours à des données issues des *Persica* est attesté par le fait que les fragments de Denys de Milet et d'Hellanicos sont presque tous issus de lexiques byzantins (ceux d'Étienne de Byzance et de Photius) et de scholies de cette même période – deux genres d'érudition qui fournissent également quelques fragments de Charon, de Ctésias, de Dinon et d'Héraclide.

Les *Persica* ne constituent pas des exceptions de ce point de vue. Fausto Montana a justement relevé que, dans les scholies d'Aristophane, il était largement fait usage de sources historiographiques et

<sup>23</sup> Parmi ces lecteurs ignorants du contexte d'origine figurent non seulement des compilateurs, mais aussi des auteurs comme Athénée, dont on suppose souvent qu'il a utilisé des listes et recueils préétablis. Sur le cas frappant de ses références aux *Constitutions* aristotéliennes: J. BOLLANSEE, *The Aristotelian Constitutions on Athenaeus' Deipnophistae*, in D. LENFANT (éd.), *Athénée et les fragments d'historiens*, Paris 2007, pp. 175-189.

<sup>24</sup> Voir nt. 22.

que les exégètes recourent de manière privilégiée aux *Helléniques* et aux *atthidographes*<sup>25</sup>. Il est probable que cette préférence s'explique largement par le fait qu'il s'agit de commenter Aristophane, qui se réfère le plus souvent à des réalités athéniennes de son temps, pour lesquelles ces récits historiques étaient particulièrement indiqués. On ne s'étonnera pas de n'y trouver que de rares références aux *Persica*, qui étaient d'un secours beaucoup plus exceptionnel pour commenter les textes devenus canoniques. On constate qu'ils sont cependant sollicités de temps à autre, notamment pour des données typiquement rattachées à leur champ culturel. Ainsi, une scholie au vers 1021 des *Oiseaux* d'Aristophane, vers qui fait allusion à Sardanapale, signale ce qu'en disait Hellanicos dans ses *Persica*<sup>26</sup>. Plus surprenant, dans une scholie à l'auteur médical Oribase qui emploie le mot *kitaris*, ce dernier terme est défini comme étant la coiffure royale «comme il est dit au livre III des *Persica*»<sup>27</sup>: le scholiaste fait comme si le lecteur restituait de lui-même le nom de l'auteur (probablement Ctésias). Dernier exemple, enfin, plusieurs scholies aux *Perses* d'Eschyle se réfèrent à Hellanicos pour commenter des noms de rois perses<sup>28</sup>. Ces références ponctuelles ne signifient nullement que les scholiastes se sont eux-mêmes plongés dans les *Persica*, mais plus probablement qu'ils ont eu recours à des lexiques et dictionnaires de noms propres qui avaient avant eux collecté les données<sup>29</sup>.

Ces diverses pratiques des savants hellénistiques témoignent donc au total d'un intérêt très faible pour les *Persica*, d'un intérêt qui

<sup>25</sup> F. MONTANA, *Storici, filologi, storici-filologi*, in GAZZANO - OTTONE - SANTI AMANTINI, *Ingenia asiatica*, cit., pp. 157-181.

<sup>26</sup> *Schol. AR.*, *Aves* 1021 (= HELLANIC. *FGrHist* 687a F 2a): ὁ δὲ Ἑλλάντικος ἐν τοῖς Περσικοῖς δύο φησὶ Σαρδαναπάλου γεγονέναι.

<sup>27</sup> κίταρις ] ἀντὶ τοῦ πίλοις· κίταρις γὰρ ὁ βασιλικὸς πῖλος ὡς τρίτῳ Περσικῶν (*schol. ORIB. XI A*, 22 [RAEDER II, p. 83]).

<sup>28</sup> *Schol. AESCH.*, *Pers.*, 770, 778, 719 (= HELLANIC., *FGrHist* 687a FF 8, 9, 10).

<sup>29</sup> Le commentaire sur Sardanapale se retrouve dans les lexiques de Photius et de la *Souda* (= *FGrHist* 687a F 2b).

n'a rien de spécifique et qui déjà passe bien souvent par le recours à une source intermédiaire qui a filtré, découpé et classé des allusions potentiellement informatives.

### **Rome**

L'ère des philologues et érudits ne se limite pas à la période hellénistique, et il ne serait pas légitime de supposer une véritable coupure avec la période romaine, dont il faudrait du reste définir les contours. À certains égards, les pratiques développées dans le milieu alexandrin se sont prolongées à l'époque romaine. Je pense en particulier à l'usage d'extraits précis en simple fonction d'illustration, notamment rhétorique ou stylistique: Démétrios, Théon et Apsinès tirent ainsi des *Persica* de Ctésias des exemples d'*enargeia*, d'*ekphrasis* ou de procédés pathétiques<sup>30</sup>. Mais cette fonction d'illustration s'exerce désormais dans des œuvres littéraires qui vont au-delà de la simple compilation d'extraits. Elles ne trahissent cependant pas le moindre intérêt pour le sujet des histoires perses en tant que tel.

S'il est difficile d'avoir la moindre idée du sort des autres *Persica*, il est avéré que Ctésias avait encore des lecteurs à l'époque impériale. Mais son œuvre en 23 livres devait décourager les lecteurs, ainsi que les copistes, et l'on sait que Pamphilè d'Épidaure, contemporaine de Néron qui avait écrit divers abrégés de livres d'histoire, rédigea un épitomé des *Persica*, qui réduisait le récit à trois livres<sup>31</sup>. Or, le père de Pamphilè fut le destinataire d'une lettre de Pollion *Sur les plagiat de Ctésias*<sup>32</sup>, ce qui donne à penser que la lettre vint en réaction à

<sup>30</sup> *Du style* de Démétrios: CTES., *FGrHist* 688 FF 8a, 24; *Progymnasmata* de Théon: F 9b; *Art rhétorique* d'Apsinès: F 25.

<sup>31</sup> *Suda*, s.v. Παμφίλη [Π 139 Adler] (= CTES., *FGrHist* 688 T 16), Ἐπιδαυρία, σοφή, θυγάτηρ Σωτηρίδου (...). Ἱστορικὰ ὑπομνήματα ἐν βιβλίοις λγ', Ἐπιτομὴν τῶν Κτησίου ἐν βιβλίοις γ', ἐπιτομὰς ἱστοριῶν τε καὶ ἐτέρων βιβλίων παμπλείστας (...).

<sup>32</sup> PORPH. cité par EUSEB. *Praep. evang.* X 3, 23 (= CTES., *FGrHist* 688 T 17): (...) Πολλίωνος δὲ ἐπιστολὴ πρὸς Σωτηρίδαν Περὶ τῆς Κτησίου κλοπῆς· τοῦ δ' αὐτοῦ καὶ Περὶ τῆς Ἡροδότου κλοπῆς ἐστὶ βιβλίον.

l'abrégé de Pamphilè, où Pollion crut déceler les plagiats en question<sup>33</sup>. Toujours est-il que ces écrits inspirés de Ctésias témoignent bel et bien de l'intérêt qu'il suscita dans les milieux lettrés du I<sup>er</sup> siècle de notre ère.

C'est cependant dans la littérature proprement dite que se manifeste un intérêt marqué pour les *Persica* du IV<sup>e</sup> siècle, ceux de Ctésias, de Dinon et d'Héraclide, et pour les traditions particulières qu'ils véhiculaient. Cela s'explique par certaines de leurs caractéristiques: comme ils traitaient, avant l'empire perse, de l'histoire assyrienne et mède et, après les guerres médiques, de la suite de l'histoire perse, leur amplitude chronologique était plus grande que celle du récit d'Hérodote, qui ne pouvait donc les concurrencer ou les supplanter sur ce terrain; en second lieu, ils avaient la particularité de proposer un récit très détaillé, avec des descriptions originales de la cour perse et de ses usages. Au contraire, les *Persica* du V<sup>e</sup> siècle, ceux de Denys de Milet, de Charon de Lampsaque et d'Hellanicos de Lesbos, avaient apparemment disparu depuis longtemps, ce qui peut s'expliquer par les caractéristiques inverses: il s'agissait, semble-t-il, de récits très succincts, antérieurs à Hérodote et n'allant guère au-delà des guerres médiques, donc sans intérêt pour le lecteur d'Hérodote. C'était la résultante (provisoire) d'un processus de sélection global, conscient ou non, selon lequel la tradition n'a quasiment pas conservé de récits concurrents (l'exemple le plus frappant étant celui des *Helléniques*)<sup>34</sup>.

Dans les *Persica* du IV<sup>e</sup> siècle, singulièrement ceux de Ctésias, la partie assyrienne et mède suscita un intérêt particulier chez les auteurs d'histoires universelles dès le I<sup>er</sup> siècle avant notre ère: Diodore et Nicolas de Damas se sont largement inspirés du récit de

<sup>33</sup> On ne peut cependant exclure que Pollion ait connu l'œuvre même de Ctésias.

<sup>34</sup> Voir les références données sur ce point par A. COHEN-SKALLI, dans DIODORE DE SICILE. *Bibliothèque historique. Fragments*. Tome I, Livre VI-X, Paris (CUF) 2012, p. XI, nt. 12

Ctésias pour élaborer leur propre histoire de cette période<sup>35</sup>. Il est probable qu'ils avaient lu en personne les parties concernées de ses *Persica* (soit les six premiers livres).

Mais en pleine époque impériale ce sont Plutarque et Athénée qui manifestent une connaissance plus particulière des histoires perses du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. On ne peut savoir si Athénée lut directement les auteurs de *Persica* qu'il cite à diverses reprises (Ctésias, Dinon, Héraclide, voire Charon), même si l'on n'a pas de raison majeure d'en douter pour les trois premiers, en particulier pour Héraclide de Kymè<sup>36</sup>. Il est probable qu'il eut accès à des bibliothèques d'une richesse exceptionnelle, celle du Romain Larensis ou d'autres membres de son cercle<sup>37</sup>. Mais sa dette envers la culture et les pratiques hellénistiques n'est plus à démontrer<sup>38</sup>: il se fonde sur des lexiques, exégèses et recueils thématiques élaborés avant lui; et son recours aux extraits et allusions est lui-même en partie animé par un esprit d'anthologie thématique.

En revanche, il ne paraît pas douteux que Plutarque eut un accès direct à certains pans au moins des *Persica* de Ctésias et de Dinon<sup>39</sup>. Avec celle de Diodore et peut-être d'Athénée, et tout

<sup>35</sup> Sur Diodore et Ctésias, cfr. J. BIGWOOD, *Diodorus and Ctesias*, in «Phoenix» XXXIV (1980), pp. 195-207. Sur Nicolas et Ctésias, cfr. D. LENFANT, *Nicolas de Damas et le corpus des fragments de Ctésias. Du fragment comme adaptation*, in «AncSoc» XXX (2000), pp. 293-318.

<sup>36</sup> G. ZECCHINI, *La cultura storica di Ateneo*, Milano 1989, pp. 184-187, penche en faveur d'une lecture indirecte, tout en se montrant prudent en ce qui concerne Héraclide.

<sup>37</sup> C. JACOB, *Ateneo o il Dedalo delle parole*, in L. CANFORA ET ALII (a cura di), *ATENEO. I deipnosofisti. I dotti a banchetto*, I, Roma 2001, pp. LVIII-LX.

<sup>38</sup> ID., *Athenaeus the Librarian*, in D. BRAUND - J. WILKINS (eds.), *Athenaeus and his World*, Exeter 2000, pp. 85-110: «It is beyond doubt that Athenaeus had a first-hand knowledge of the main bibliographical treatises and reference books of the Hellenistic Age.» (p. 94).

<sup>39</sup> Il donne même l'impression d'avoir connu directement l'œuvre de Charon ou certains de ses passages. Cfr. LENFANT, *Les Histoires perses*, cit., p. 14-16.

comme la conception d'un abrégé par Pamphilè, sa lecture témoigne de la circulation de copies à l'époque impériale.

Pour autant, les emprunts opérés par Plutarque et Athénée sont loin de manifester un intérêt spécifique de l'époque impériale, voire de ces auteurs précis, pour les *Persica*. Ces derniers figurent chez eux parmi des centaines, voire des milliers de sources<sup>40</sup>. Et alors même que, dans ces deux œuvres monumentales, les données sur la Perse s'avèrent nombreuses<sup>41</sup>, les *Persica* sont loin d'y occuper une place prépondérante.

Si Plutarque et Athénée citent ou paraphrasent de près des passages précis des trois *Persica* du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., c'est d'abord que le contenu de ces histoires répond à leurs besoins spécifiques dans telle partie de leur œuvre. Ainsi, Plutarque ne les utilise quasiment que dans sa vie d'Artaxerxès, qu'il n'aurait jamais pu écrire sans disposer de ces sources précises<sup>42</sup>. De même, Athénée y recourt tout particulièrement à propos des usages de la cour perse, entre autres dans le domaine de l'alimentation, du luxe matériel et des rapports hiérarchiques, la sélection étant liée de près aux thèmes qui se succèdent tout au long des *Deipnosophistes* (danse, vin, eau, banquets, vases, *tryphè*, courtisanes...).

Mais en dehors de ces apports des *Persica* du fait de leur contenu spécifique, les deux citateurs paraissent également motivés par le

<sup>40</sup> Voir le répertoire de références explicites chez Plutarque tel qu'il a été compilé par W.C. HELMBOLD et E.N. O'NEIL, *Plutarch's Quotations*, Baltimore 1959, et, pour Athénée, G. RUSSO, *Repertorio degli autori e dei luoghi citati*, in CANFORA ET ALII, ATENEO, cit., III, pp. 1887-1981.

<sup>41</sup> Voir les notices concernant respectivement Athénée et Plutarque dans D. LENFANT (éd.), *Les Perses vus par les Grecs*, Paris 2011, pp. 65-83 et 293-332: on y précise la place des données sur les Perses dans l'œuvre de chacun, ainsi qu'un relevé des principales allusions, avec leurs sources.

<sup>42</sup> Il est vrai que l'on pourrait retourner le raisonnement et dire que la connaissance de ces sources a préexisté au projet, car Plutarque n'aurait même jamais eu l'idée d'écrire une vie d'Artaxerxès s'il n'avait connu le contenu des *Persica* en la matière. Il est néanmoins l'initiateur du projet de biographie moraliste qui l'a conduit à retenir ces sources.

désir d'exploiter des sources rares<sup>43</sup> : recourir à ces textes introuvables est en quelque sorte un moyen d'exhiber sa culture tout en ouvrant au lecteur des perspectives nouvelles. De ce point de vue, le recours aux *Persica* par Plutarque et Athénée, loin d'attester que leurs contemporains en fussent familiers, donne plutôt l'impression que déjà il s'agissait de reliques.

### *Byzance*

Le rôle de Byzance dans la transmission des historiens grecs de la Perse peut être évoqué rapidement. C'est d'abord l'époque par excellence des lexiques et des scholies que nous avons conservés, production qui s'inscrit, comme on l'a vu, dans le sillage de l'érudition hellénistique et qui ne repose désormais que sur la connaissance indirecte de bribes. La *Souda*, « compilation des compilations » selon la fameuse formule de Paul Lemerle, présente, on l'a dit, de maigres éléments bio-bibliographiques concernant des auteurs de *Persica*, éléments qui remontent, moyennant de probables allègements drastiques, aux travaux de l'érudition hellénistique. En revanche, elle ne fournit quasiment pas de fragment de *Persica*, ce qui peut s'expliquer par le fait que ses sources principales d'extraits – lexiques, scholies et *excerpta* constantiniens<sup>44</sup> – étaient finalement pauvres en la matière<sup>45</sup>.

Mais l'autre visage de Byzance, et celui qui bouleverse notre tableau, est celui de Photius, l'auteur de la *Bibliothèque* qui, au IX<sup>e</sup>

<sup>43</sup> Ce souci transparait fréquemment dans les *Deipnosophistes* (cfr. JACOB, *Ateneo o il Dedalo*, cit., pp. LXI-LXII), mais il n'est sans doute pas absent chez Plutarque.

<sup>44</sup> Cfr. G. SCHEPENS, *L'incontournable Souda*, in VANOTTI, *Il lessico Suda*, cit., pp. 1-42, part. p. 29.

<sup>45</sup> Du moins n'a-t-on pas conservé d'extraits constantiniens directs et nominatifs des *Persica*. A. FAVUZZI a récemment proposé d'identifier comme remontant indirectement (*via* Nicolas de Damas) au récit de Ctésias plusieurs lemmes de la *Souda* relatifs à l'histoire d'Assyrie (*Frammenti di storia assira nella Suda*, in «AFLB» LI (2008), pp. 39-51).

siècle, compose un recueil de 279 notices consacrées chacune à un ouvrage ou à un auteur qu'il a lu. Comme l'a noté Paul Lemerle, Photius «a lu beaucoup plus d'ouvrages qu'il n'en analyse» et «dans une large mesure, en ce qui concerne au moins les auteurs profanes, et avec quelques notables exceptions, la *Bibliothèque* comprend des œuvres rares, ou dont la connaissance n'était pas répandue, parce qu'elles ne faisaient pas partie du bagage normal de l'homme cultivé, ni du programme courant des scriptoria»<sup>46</sup>. Parmi les heureux élus figure Ctésias, dont Photius résume aussi bien les *Persica*<sup>47</sup> que les *Indica*. Comme l'a établi Paul Lemerle, c'est à Constantinople que le patriarche trouva le manuscrit, ce qui ne veut pas dire qu'il fût facile à trouver (on sait les efforts déployés par Photius pour se procurer les manuscrits les plus rares)<sup>48</sup>. La présomption de rareté s'accroît encore quand on considère que le résumé de Ctésias par Photius est exceptionnellement détaillé. Cela s'explique sans doute par le principe énoncé par l'auteur de la *Bibliothèque* dans sa préface: il entend, dit-il, traiter avec plus de détail des ouvrages que son lecteur a moins de chances de connaître. De ce point de vue, c'est un cas exceptionnel de correspondance entre les attentes de son lecteur d'aujourd'hui et celles du destinataire de l'époque. C'est aussi le symptôme d'une extinction presque achevée.

L'étape suivante fut en effet la disparition de tout manuscrit, et Photius est pour nous le dernier lecteur avéré de Ctésias. Son

<sup>46</sup> Cfr. P. LEMERLE, *Le premier humanisme byzantin*, Paris 1971, p. 192. Plus généralement sur la *Bibliothèque* de Photius: pp. 189-196. Voir aussi, sur le traitement par Photius de ceux qui sont pour nous des historiens fragmentaires: L.R. CRESCI, *Fozio e gli storici frammentari*, in F. GAZZANO - G. OTTONE - L. SANTI AMANTINI (a cura di), *Ex fragmentis/per fragmenta historiam tradere, Atti della seconda giornata di studio sulla storiografia greca frammentaria (Genova, 8 ottobre 2009)*, Tivoli 2011, pp. 209-230.

<sup>47</sup> Plus précisément, la partie consacrée en propre à l'histoire perse, à l'exclusion des six premiers livres consacrés à l'histoire d'Assyrie et de Médie. Cfr. LENFANT, *Ctésias*, cit., p. XXXIX.

<sup>48</sup> LEMERLE, *Le premier humanisme*, cit., pp. 190-191.

résumé est une des sources majeures de notre connaissance de l'historien, de l'agencement de ses récits, comme de nombre de leurs détails<sup>49</sup>. On le doit à l'esprit d'un homme et d'une époque, marqué par un regain d'intérêt pour la littérature antique, particulièrement pour les écrits païens que l'on considère désormais comme des ressources sans danger<sup>50</sup>.

\* \* \*

Au terme de ce parcours, l'impression est sans surprise celle d'un déclin d'intérêt pour les histoires grecques de la Perse<sup>51</sup>, mais d'un déclin apparemment discontinu, dont l'essentiel a sans doute pu s'observer dès l'époque alexandrine. Parmi les acteurs que nous avons définis, sauf exception tardive, les copistes ne furent sans doute pas longtemps très actifs, et les érudits travaillèrent dès l'époque hellénistique à recenser les œuvres et à identifier leurs auteurs, mais ils pratiquèrent par-dessus tout la récolte ponctuelle de renseignements inédits permettant d'illustrer une thématique ou un usage linguistique, ou encore d'expliquer d'autres textes; quant aux auteurs d'œuvres littéraires, ce fut surtout à l'époque impériale, ou

<sup>49</sup> LENFANT, *Ctésias*, cit., pp. CLXVI-CLXVII et CLXXXIV-CLXXXVIII avec bibliographie.

<sup>50</sup> Voir, sur ce point, LEMERLE, *Le premier humanisme*, cit., p. 196.

<sup>51</sup> Il s'agit toujours ici de l'intérêt pour les *Persica*, et non pour la Perse en général. D'autres œuvres traitant pour une part de la Perse, comme celles d'Hérodote et de Xénophon, ont, au contraire, suscité un intérêt régulier. À la fin de la période considérée ici, la *Souda* en offre une belle illustration, comme l'a récemment montré Alice Canepa dans son intéressante étude des lemmes de la *Souda* qui concernent les Perses: elle conclut de manière convaincante à un relatif intérêt des lettrés byzantins pour l'histoire de cet empire, qu'ils connaissent principalement à travers Hérodote, Xénophon et les livres bibliques. Qu'il me soit permis de remercier ici Alice Canepa et Francesca Gazzano de m'avoir généreusement communiqué un exemplaire de cette *tesi di laurea magistrale* (A. CANEPA, *Persia e Persiani nel lessico Suda. Convergenze e divergenze tra immagine classica e visione bizantina*) préparée sous la co-direction de F. Gazzano et de L.R. Cresci et soutenue en 2011 à l'université de Gênes.

peu avant, qu'ils sélectionnèrent dans les *Persica* du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. une matière que ces ouvrages étaient seuls à pouvoir leur fournir (histoire d'Assyrie, histoire de l'empire perse après les guerres médiques, singulièrement sous Artaxerxès II), non sans l'adapter à leur propos. À l'époque byzantine, Photius témoigne à sa façon de ces trois types d'activité: il atteste qu'on pouvait trouver une copie des écrits de Ctésias dans la Constantinople du IX<sup>e</sup> siècle, cependant qu'il fait œuvre d'érudit et de lettré: à l'instar d'un savant, il fait un compte rendu de lecture, mais, comme tout auteur, il opère ses choix en fonction de critères propres (alternatives à Hérodote ou goût du sensationnel, par exemple). Ce faisant, il est devenu un témoin sans pareil tant sur le contenu de l'œuvre que sur l'intérêt qu'elle pouvait encore susciter de son temps – même si son attention pour cette perle rare est aussi le symptôme d'une disparition presque achevée.

Dans tous les cas, malgré le grand nombre de citateurs connus, l'intérêt pour les histoires grecques de la Perse paraît avoir été très modéré. Plusieurs facteurs peuvent contribuer à l'expliquer. Il ne faut certes pas négliger les hasards de la transmission, la banalité de cette perte et le peu de différence qui sépare la conservation d'un seul manuscrit de celle d'aucun manuscrit. On peut songer aussi aux faiblesses formelles et littéraires de ces écrits qui ont pu dissuader lecteurs et copistes (songeons aux longueurs des *Persica* de Ctésias et de Dinon). A pu jouer aussi la tendance globale à ne conserver qu'un récit par période: on a vu que ce qui avait sans doute sauvé les *Persica* du IV<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'époque impériale était la quasi-absence d'histoire concurrente pour la partie assyrienne et pour l'histoire perse du IV<sup>e</sup> siècle. Mais cela n'a pas suffi, et, du reste, un auteur d'histoire universelle comme Diodore, en traitant aussi bien de l'histoire d'Assyrie (d'après Ctésias) que de celle du IV<sup>e</sup> siècle perse (principalement d'après Éphore)<sup>52</sup>, pouvait désormais supplanter sur

<sup>52</sup> Sur les livres II et XIV-XVI de Diodore et plus généralement sur l'évocation des Perses dans sa *Bibliothèque historique*, cfr. P. GIOVANNELLI-JOANNA et C. MAISONNEUVE, *Diodore de Sicile*, in LENFANT, *Les Perses vus*, cit., pp. 119-152.

certains points des sources parfois jugées trop bavardes. Diodore était loin cependant de reproduire tous les aspects des *Persica*, il en gommait notamment tout versant ethnographique. Étant donné la disparition de la quasi-totalité de la littérature ethnographique, on peut supposer que la curiosité pour ce qui était extérieur au monde grec s'est largement émoussée au fil des siècles. Il est vrai qu'étant donné leur rôle particulier, les Perses auraient pu retenir davantage l'attention, mais on s'est manifestement contenté de les aborder le plus souvent par le seul biais des affrontements où les Grecs avaient triomphé: le récit d'Hérodote et les histoires d'Alexandre y suffisaient. Faut-il préciser qu'une telle tendance n'a pas disparu de nos jours ?